



**Texte de présentation du prix Marcel-Aymé 2021 décerné à Grégoire DOMENACH pour  
*Entre la source et l'estuaire* (Le Dilettante),  
par André-Noël Boichat, président du jury :**



« Cher Grégoire Domenach, quand on prend votre livre en main, la couverture montre un bateau franchir vers l'amont l'obstacle d'une écluse, semblant inverser le titre, *Entre la source et l'estuaire*. Cette remontée vers la source est intéressante parce qu'elle ne suit pas le chemin, si l'on peut dire, du remorqueur conduit par le narrateur, qui descend le cours du Doubs. La couverture annonce donc une remontée vers la source, vers les origines. Et l'histoire que le narrateur obtient de Lazare, le personnage principal, est bien une remontée vers le passé, en quelque sorte vers les origines.

Le premier chapitre raconte une rencontre, celle du narrateur et de Lazare. Le narrateur conduit avec son père un bateau, en provenance des Pays-Bas, à Saint-Jean-de-Losne. Une avarie mineure les conduit à s'arrêter dans la vallée du Doubs, quelque part dans un village. Au moment où les deux personnages se rencontrent, la curiosité du narrateur avait été éveillée par les cancans entendus dans les cafés ... Et celle du lecteur de la même façon.

Le deuxième chapitre satisfait cette curiosité puisque Lazare finit par accepter de faire le récit demandé par le narrateur. Ainsi s'enchaîne dans le récit de la navigation du narrateur avec son père, le second récit, celui

des amours de Lazare. Et nous voilà, nous lecteurs, dans le même état d'esprit que le narrateur qui réclame le récit de Lazare « Bon, alors, Lazare, cette histoire ? demandai-je, pour la troisième fois. » (p. 32), à la manière de celui qui réclamait, dans *Jacques le Fataliste* de Diderot « les amours de Jacques ». Et quand Lazare enfin se décide à conter ses amours avec Ouliana, la belle et jeune femme d'Henrik Fornblung, un couple d'étrangers venus s'installer dans le village, il ne manquera rien à son récit. Ni l'étrange complaisance du mari, ni la séduction, ni la passion, ni la jalousie, ni la folie, ni non plus la malveillance de la foule qui devient populace quand elle se déchaîne, ni le drame. Il ne manquera pas non plus le suspens ni les coups de théâtre.

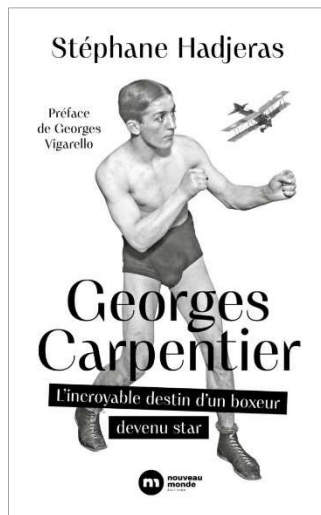
Le troisième chapitre enchâsse un deuxième récit dans celui du narrateur. Lazare raconte son voyage au Kazakhstan, le pays d'origine d'Ouliana. Et dès la fin de ce récit, le narrateur effectue une sorte de pèlerinage sur les lieux des amours de Lazare.

Nous est ainsi annoncée la remontée finale : au chapitre 4, le narrateur, des années plus tard, finit « d'écrire cette histoire » (p. 179) en remontant le cours du Doubs qu'il avait descendu avec son père. Il dit même explicitement qu'il navigue sur cette rivière « comme on remonte le cours du temps ». Et l'image de couverture illustre ces mots qu'on retrouve en italiques dans le roman : « *C'est en cherchant la source qu'on se rapproche de l'estuaire* » (p. 179).

Et la langue crée une présence poétique à tous les niveaux du livre. Poésie des descriptions, celle de la rivière, des insectes, de la lumière, des rives. Descriptions précises qui créent l'atmosphère avec ses détails, ses bruits, ses silences, ses harmonies, ses nuances, ses odeurs. Poésie des situations et des amours, aussi.

C'est la langue qui rend tout cela présent. Et c'est la rivière qui fait le lien entre tous les éléments du roman, puisque c'est par elle que les personnages principaux se rencontrent, sur elle qu'ils développent leurs relations, que ce soit entre Lazare et Ouliana, ou entre Lazare et le narrateur, et même l'auteur, puisque le narrateur dit terminer de raconter cette histoire, des années plus tard, en remontant le cours de la rivière. Le narrateur assume alors également le rôle de l'auteur qui signe le roman. Et que nous saluons ce soir. »

**Texte de présentation du prix Lucien-Febvre 2021 décerné à Stéphane HADJERAS, pour Georges Carpentier. *L'incroyable destin d'un boxeur devenu star* (Éd. Nouveau Monde), par Aurélie Carré, présidente du jury :**



« À son auteur, son mentor ainsi que son sujet, on peut dire que l'ouvrage de Stéphane Hadjeras, à qui a été décerné cette année le Prix Lucien-Febvre, est né sous de bonnes étoiles.

Son auteur est un enseignant bisontin, aussi rompu aux techniques de la recherche historique qu'à celles du « noble art ». Professeur d'histoire au lycée Jules-Haag, il est non seulement chercheur associé en histoire contemporaine au centre Lucien-Febvre, au sein de l'université de Franche-Comté, mais aussi pratiquant et entraîneur diplômé d'État de boxe anglaise, président d'honneur du Besançon Ring Athlétique.

Cette biographie est l'adaptation d'une thèse de doctorat soutenue en 2020 sous la direction de Paul Dietschy, lui-même lauréat du prix Lucien-Febvre en 2019 pour *Le sport et la Grande Guerre*. Publiée alors que nous venons de commémorer en juillet 2021 le centenaire du « combat du siècle », elle retrace la trajectoire aussi méconnue aujourd'hui que hors du commun d'une étoile filante du sport français : Georges Carpentier, boxeur professionnel adulé durant la Belle Époque, aviateur doublement décoré pendant la Première Guerre mondiale, icône des Années folles, qui a acquis une stature de héros national, avant de devenir une véritable star internationale puis de retomber très vite dans l'oubli après sa mort en 1975.

Stéphane Hadjeras convoque les meilleures sources pour nous offrir une biographie particulièrement fouillée de celui qui fut le premier boxeur professionnel français à devenir champion du monde de boxe anglaise. À l'issue d'une recherche minutieuse au sein des Archives municipales de Lens, des Archives départementales du Pas-de-Calais, du Musée national du sport, de la Préfecture de police..., l'historien a rassemblé un corpus documentaire riche et varié (articles de presse internationale, production littéraire, ouvrages autobiographiques, correspondances, iconographie : affiches, caricatures, illustrations de presse...), complété par des entretiens réalisés auprès du petit-fils du boxeur et de journalistes l'ayant directement côtoyé. L'ambition de cette approche pluraliste (à la fois sociale, culturelle et économique) est de documenter un objet complexe : les conditions socio-historiques conduisant à faire de Georges Carpentier un héros national. À cette fin, l'auteur fait dialoguer les champs de recherche pour mieux comprendre dans quelle mesure la trajectoire de ce champion s'inscrit dans une histoire de France plus globale.

Boxeur précoce (professionnel dès l'âge de 14 ans), Georges Carpentier (1894-1975) enchaîne à un rythme effréné les combats ainsi que les titres (aux niveaux hexagonal, européen et mondial, et ce, dans plusieurs catégories de poids). Né à Liévin dans une famille de mineurs, il connaît une fulgurante ascension sociale grâce au sport, accompagnée d'un changement de mode de vie (pratique de l'équitation, voitures de luxe, emploi de domestiques...). En battant les Anglais dans leur discipline phare, il devient la première grande vedette sportive de l'Histoire, marquant les prémices du *star system* tel que nous le connaissons de nos jours. Il rafle quatre titres de champion d'Europe entre 1911 et 1913 et devient richissime à l'âge de 18 ans, comme en atteste l'évolution exponentielle de ses primes de combat. Il est statufié à l'âge de 20 ans par Paul Landowski (sculpteur du *Christ rédempteur* du Corcovado, à Rio de Janeiro). Il connaît la consécration grâce à la rencontre qualifiée de « combat du siècle » qui oppose le pugiliste français, alors champion du monde des mi-lourds, à l'Américain Jack Dempsey, champion de la catégorie reine des lourds, le 2 juillet 1921. Cet affrontement demeure à la fois un spectacle sans précédent (rassemblant 100 000 spectateurs et générant un record de recettes) et l'un des premiers événements-monde, suivi de manière quasi simultanée sur les deux rives de l'Atlantique et retransmis en direct à la radio américaine. Soldé par un KO du Français, ce match ultra-médiatisé lui offre une notoriété mondiale et fait entrer la boxe dans l'ère du show-business, bientôt télévisé.

Les atouts qui ont conduit à distinguer ce livre sont multiples. Son auteur y aborde un sujet d'histoire socioculturelle original, à la croisée de champs aussi variés que l'histoire du sport, de la violence, du corps, des relations internationales ou encore des représentations. La richesse et l'intérêt de l'ouvrage tiennent non seulement à sa qualité documentaire et méthodologique, mais aussi à sa capacité de recontextualisation efficace, à son rythme et à son effort d'ouverture à un large public.



En effet, le plaisir éprouvé à la lecture de cet ouvrage est un signe qui ne trompe pas : étayé de sources variées et porté par une approche plurielle, le récit historique se veut sensible, porté par une qualité d'écriture mise au service de son sujet. En cela, l'historien fait aussi œuvre d'auteur : il assume la part d'hommage rendue à Georges Carpentier et s'adresse à un lectorat qui dépassera de très loin le cercle des amateurs du *noble art*.

Si la construction de cette biographie demeure assez classique, avec une structuration fidèle dans l'ensemble à la chronologie des événements, on peut y lire un parti pris délibéré : celui de donner à voir et à comprendre une carrière tourbillonnante, marquée par une cadence proprement infernale (durant sa carrière, soit une période allant de 1908 à 1926, Carpentier totalise pas moins de 109 combats et 88 victoires).

Ce faisant, Stéphane Hadjeras dessine en filigrane de grandes problématiques qui jalonnent la vie de « l'homme à l'orchidée ». Il aborde la construction de la renommée sportive et les mécanismes d'héroïsation, sur fond d'émergence du sport-spectacle et d'évolution du traitement médiatique de la boxe... ou comment la convergence entre entreprises du spectacle sportif et organes de presse contribue à la naissance d'une « idole nationale », dans un contexte géopolitique d'affirmation des États-nations.

Il décrit la construction d'un discours médiatique nourri par des figures narratives récurrentes – David contre Goliath –, étayé par un imaginaire élaboré autour de la personnalité de Carpentier : son style raffiné alliant précision et vitesse, formant une apologie de l'esquive plus que de la force ; son esthétique de jeune premier à la « gueule d'ange » ; son extraction populaire, ou encore, paradoxalement, ses points de vulnérabilité. Superbe perdant du « combat du siècle », sa vaillance malgré la défaite contribuera à son prestige.

Dans un contexte de levée d'armes précédant la Grande Guerre, Georges Carpentier fait figure de héros, bravant tantôt l'ennemi héréditaire (la perfide Albion), tantôt l'impérialisme américain. Contemporain de champions comme Roland Garros et Suzanne Lenglen, le pugiliste voit son statut transfiguré par la médiatisation : porté par une visibilité aussi exceptionnelle que nouvelle, le boxeur est érigé en symbole collectif, qualifié de « vengeur de Waterloo » ou encore de « Napoléon de la boxe ». Héros de guerre reconnu, il incarne la valeur du courage contre la cupidité d'un Dempsey, accusé d'être un « embusqué » durant la Grande Guerre.

Sur fond de tensions géostratégiques et d'angoisse de la décadence, l'analyse des discours de l'époque permet également de mieux comprendre les accents idéologiques qui traversent les discours littéraires et journalistiques au début du siècle dernier, opposant « races » latine et anglo-saxonne, noire et blanche (lors de l'affrontement pour arracher le titre mondial au boxeur afro-américain Jack Johnson).

L'ouvrage évoque en parallèle les liens entre le monde de la boxe, l'univers du spectacle et de la publicité, ainsi que la vie mondaine de son époque : entrant de plain-pied dans le vedettariat, Carpentier est l'ami de Maurice Chevalier, Charlie Chaplin, George Gershwin, donne leçon au baron de Rothschild, fréquente le roi d'Espagne et le prince de Galles, devient meneur de revue et acteur à Hollywood... Fruit de pratiques sportives en pleine évolution, il alterne phases ascétiques d'isolement et d'entraînement à la campagne, avec des épisodes de relâchement épicurien qui le font apparaître comme un précurseur des « people » d'aujourd'hui.

Enfin, le palmarès incroyable du sportif témoigne d'une évolution fondamentale de la boxe anglaise, sur les plans physique et technique. À l'âge d'or de la boxe anglaise, au début du xx<sup>e</sup> siècle, les combats sont plus nombreux, plus longs, plus éprouvants : la règle ultime est de toucher sans être touché. Un art de l'esquive dans lequel excellait Georges Carpentier, et que fait revivre de manière vibrante Stéphane Hadjeras, au fil d'un récit vivant et inspiré. »